



CULTURE

Sensible traversée de la vie d'un jeune Bengali

La mythique « Trilogie d'Apu », du réalisateur indien Satyajit Ray, ressort en salle dans une version restaurée

REPRISE

Il ne faut jamais perdre une occasion de se replonger dans l'œuvre magistrale du cinéaste indien bengali Satyajit Ray (1921-1992), et a fortiori dans son inaugurale « Trilogie d'Apu », qui ressort dans les habits neufs d'une restauration numérique. Car se joue sans doute là ce que le cinéma a de meilleur : une forme sensible traversée par de profonds courants de vie.

De fait, ce polyptyque rassemble tout un roman de formation : trois volets qui s'attardent, qui sur l'enfance, qui sur l'adolescence, puis sur l'entrée dans la vie d'un garçon né pauvre dans un village du Bengale. L'ensemble n'a rien perdu du choc esthétique que produisit en son temps le premier volet, *La Complainte du sentier* (1955). A domicile, ce coup de maître ouvrit la voie d'une école réaliste face à l'hégémonie du divertissement hindi et de ses fantaisies chantées ; à l'étranger, une fenêtre sur un monde, la ruralité bengalie, qui n'avait jamais heurté les écrans.

Pourtant, c'est bien à la fiction que ressortit « La Trilogie d'Apu », et même doublement : Satyajit Ray, issu d'un haut lignage bengali, convoque une enfance aux antipodes de la sienne, en adaptant le roman autobiographique de son compatriote Bibhouthi Bhoushan Banerji (1894-1950), récit d'époque remontant aux années 1920.

Toutefois, le jeune cinéaste, qui avait assisté au tournage du *Fleuve* (1951), de Jean Renoir, à Calcutta, n'a pas oublié l'exemple du maître, pas plus les conquêtes du néoréalisme italien. Ces influences, il les conjugue et les pousse

encore plus loin, en fusionnant le drame à même les formes luxuriantes de la nature, des rituels quotidiens de la sociabilité bengalie (manger avec les mains, saluer les aînés en leur touchant les pieds, ajuster un sari), du cours languide du temps et des variations climatiques.

La Complainte du sentier raconte la naissance d'Apu, fils de brahmane, et ses premières années, mais plus encore la naissance du monde qui advient chaque fois que s'y pose un regard d'enfant – et l'on ne compte plus les gros plans sur son visage aux grands yeux noirs écarquillés, avides d'engloutir l'étendue.

Myriade de contrastes

Alors que le bambin gambade avec sa sœur aînée, Durga, son père, rêvant de gloire littéraire, porte comme un fardeau la demeure ancestrale où il est revenu s'établir, avec pour seul revenu la récitation des rites funéraires. A la mère (magnifique personnage, d'une aimante dureté) revient l'économie du foyer, équation impossible avec tant de bouches à nourrir, et sans la ressource du verger cédé pour dettes aux voisins, objet d'incessants litiges.

La relation à la sœur est ici focale. Apu joue, mais il voit surtout se refermer sur Durga le préjugé de sa condition féminine – avoînées maternelles, opprobre villageois. Du jardin de l'enfance aux mille sentiers, qui éclate dans le noir et blanc sensuel de Subrata Mitra en une myriade de contrastes, l'on bascule pas à pas vers le fantastique intérieur : la vieille mesure dévorée par la nature devient un décor gothique où s'engouffrent, avec le vent de la mousson, l'indigence, la détresse, la décrépitude.



Après le monde unifié de l'enfance vient, avec *L'Invaincu* (1956), le moment de l'adolescence, celui de mordre à pleines dents le fruit de la connaissance. Le garçon travaille, obtient d'aller à l'école, puis décroche une bourse pour partir étudier à Calcutta, la grande ville âpre et industrielle. Mais la séparation d'avec la mère creuse une autre sorte de gouffre. Enfin, dans *Le Monde d'Apu* (1959), on le retrouve jeune homme (sous les traits de Soumitra Chatterjee, acteur fétiche de Ray), aspirant écrivain dans la misère indolore d'une mansarde (la malédiction du père qui le rattrape?). Marié du jour au lendemain, il découvre l'amour véritable, mais éphémère, auprès de sa jeune épouse, Aparna (sublime Sharmila Tagore, fille du poète Rabindranath Tagore).

Ainsi en ira-t-il pour toute la trilogie : c'est la perte qui scande l'entrée dans la vie du jeune homme ; il n'y a qu'elle qui permette de grandir, qui propulse vers l'âge

MATHIEU MACHERET

suivant. Par ses cadres restituant les êtres de plain-pied dans leur environnement, ses mouvements de caméra d'une élégance jamais ostensible, qui laissent infuser les rumeurs hypnotiques du monde, le réalisateur prend toute la mesure de ces anéantisments successifs. Chez Satyajit Ray, si le temps recouvre une promesse jamais épuisée, il se double aussi d'une lèpre, qui attaque toute chose, corrompt matière et mémoire, instille l'amertume. « La Trilogie d'Apu » ne nous dit pas autre chose : grandir, c'est consentir jusque dans sa chair à l'entropie universelle. Ainsi, ce sera dans les yeux de son fils, reconnu sur le tard, qu'Apu comprendra l'essen-

tiel : il faut que tout s'efface pour que tout, enfin, recommence. ■

« La Trilogie d'Apu ». Trois films indiens de Satyajit Ray. Avec Kanu Banerjee, Karuna Banerjee, Soumitra Chatterjee.

Ce coup de maître ouvre la voie d'une école réaliste face à l'hégémonie du divertissement hindi

